

VERSION ANGLAISE ET THÈME

I : VERSION

As far back as he could remember, this was the first time that he had ever gone anywhere alone with his father, and already he felt desolated, stirred with dismal forebodings, longing desperately for his mother. His father was so silent and so remote that he felt as though he were alone even at his side. What if his father should abandon him, leave him in some lonely street. The thought sent shudders of horror through his body. No! No! He couldn't do that!

At last they reached the trolley lines. The sight of people cheered him again, dispelling his fear for a while. They boarded a car, rode what seemed to him a long time, and then got off in a crowded street under an elevated. Nervously gripping David's arm, his father guided him across the street. They stopped before the stretched iron wicket of a closed theatre. Coloured billboards on either side of them, the odour of stale perfume behind. People hurrying, trains roaring. David gazed about him frightened. To the right of the theatre, in the window of an ice-cream parlour, gaudy, coloured popcorn danced and drifted, blown by a fan. He looked up apprehensively at his father. He was pale, grim. The fine veins in his nose stood out like a pink cobweb.

'Do you see that door?' He shook him into attention. 'In the grey house. See? That man just came out of there.'

'Yes, Papa.'

'Now you go in there and go up the stairs and you'll see another door. Go right in. And to the first man you see inside, say this: I'm Albert Schearl's son. He wants you to give me the clothes in his locker and the money that's coming to him. Do you understand? When they've given it to you bring it down here. I'll be waiting for you. Now what will you say?' he demanded abruptly.

David began to repeat his instructions in Yiddish.

'Say it in English, you fool!'

He rendered them in English. And when he had satisfied his father that he knew them, he was sent in.

'And don't tell them I'm out here,' he was warned as he left. 'Remember you came alone!'

Henry Roth, *Call It Sleep* (1934)

II : THÈME

Un restaurant italien, à la façade de crépi grenat, rue des Ponchettes, au pied de la colline du Château. Nous étions les premiers, Sylvia et moi. On nous a fait asseoir à la table de quatre personnes que M. Neal avait réservée. Pas d'autres clients que nous. Cristaux. Nappes blanches et glacées. Tableaux dans le goût de Guardi sur les murs. Fenêtres aux grilles en fer forgé. Cheminée monumentale, au fond de laquelle était sculpté un écusson à fleurs de lys. Des haut-parleurs invisibles diffusaient les refrains de chansons célèbres, joués par un orchestre symphonique.

Je crois que Sylvia éprouvait la même appréhension que moi. Nous ne savions rien de ces gens qui nous invitaient à déjeuner. Pourquoi Neal avait-il témoigné un tel empressement à nous revoir ? Fallait-il mettre cela au compte de la familiarité chaleureuse avec laquelle certains Américains, dès la première rencontre, vous appellent par votre prénom et vous montrent les photos de leurs enfants ?

Ils sont arrivés en s'excusant de leur retard. Neal était un homme différent de celui de l'autre soir. Il ne donnait plus cette impression de flottement. Il était rasé de frais et portait une veste de tweed de coupe très ample. Il parlait sans la moindre hésitation ni le moindre accent anglo-saxon et sa volubilité – si j'ai bonne mémoire – a été la première chose à éveiller mes soupçons. Elle me paraissait étrange, cette volubilité, pour un Américain. Dans certains mots d'argot, dans la manière de tourner certaines phrases, je discernais un mélange d'intonations parisiennes et d'accent méridional – mais un accent contenu, bridé, comme si Neal tâchait de le dissimuler depuis longtemps. Sa femme parlait beaucoup moins que lui et de cet air rêveur et un peu absent qui m'avait surpris la dernière fois. Ses intonations à elle non plus n'étaient pas celles d'une Anglaise. Je n'ai pu m'empêcher de leur dire :

- Vous parlez couramment le français. On croirait même que vous êtes français...
- J'ai été élevé dans des écoles de langue française, m'a-t-il dit. J'ai passé toute mon enfance à Monaco... Ma femme aussi... C'est là que nous nous sommes connus...

Elle a approuvé d'un hochement de tête.

Patrick Modiano, *Dimanches d'août* (1986)